Abbé Jean de Massia – Sermon du Lundi de Pâques 2020 – Paroisse St Eugène.

La liturgie, encore dans l’exaltation de la Résurrection de notre Sauveur, nous donne la grâce de prolonger la joie qui nous a surpris lors de la Veillée Pascale, et qui depuis ne nous lâche plus, à travers les magnifiques textes de l’Octave. Aujourd’hui, nous avons le bonheur de pouvoir méditer sur ce passage de l’Évangile de Luc, peut-être l’un des plus beaux textes du Nouveau Testament, par sa richesse spirituelle, sa finesse psychologique, sa profondeur théologique. Je voudrais vous proposer simplement de le relire ensemble, pour en tirer, si Dieu le veut, une nourriture pour nos âmes en ces temps étranges où se mêlent joie et difficultés pour beaucoup d’entre nous.

Deux disciples, l’un nommé Cléophas, l’autre inconnu, fuient la ville de Jérusalem pour se rendre à Emmaüs ; ils sont découragés, tristes, effondrés. Le Messie tant attendu n’était pas le bon ! Il n’est plus, il est mort, c’est fini. Le début de notre récit est ainsi bien morose ; tout, dans le texte, nous aide à le penser : on s’éloigne de Jérusalem, de la Ville Sainte, de la Lumière ; on part vers l’ouest, là où le soleil se couche… d’ailleurs le soir commence à tomber ; les cœurs sont tristes, la foi est absente : l’état d’un monde sans Dieu, sans espoir, sans but : l’état peut-être de nos âmes, au milieu des épreuves et des soucis de ce temps. Et voilà que Jésus apparaît, sortant comme de nulle part, mais mystérieusement, il ne se laisse pas reconnaître. Remarquez que ce ne sera pas la seule fois qu’il joue, pardonnez moi l’expression, à ce divin « cache-cache » : avec Marie-Madeleine déjà, qui le prend pour un jardinier ; avec les apôtres plus tard, sur le lac de Tibériade, qui ne le reconnaissent pas au début. Jésus est là ; les signes sont là : mais bien souvent, nos yeux refusent de voir. Commence alors l’un des plus beaux dialogues de l’évangile. « *Pourquoi êtes-vous tristes* », leur dit Jésus : Pourquoi êtes-vous tristes, **nous** dit Jésus. Et devant le monologue interminable de Cléophas, qui cherche à se justifier, à persuader son interlocuteur que tout va mal, que tout le monde devrait être triste comme lui, comme bien souvent cela nous arrive quand nous, nous sommes tristes, Jésus l’interrompt : « *O coeurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu’ont annoncé les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit cela pour entrer dans sa gloire ? ». Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur interpréta, dans toutes les Écritures, ce qui le concernait. »* Oh, que nous aurions souhaité l’entendre, cette leçon magistrale de Jésus, expliquant les prophéties de l’Ancien Testament, reprenant toutes les prophéties pour en montrer le vrai sens ! Hélas, l’évangéliste n’en dit pas un mot : la leçon de Jésus reste secrète… Alors le peuple chrétien s’est évertué à la reproduire, à s’imaginer ce que Jésus aurait bien pu dire à Cléophas et à son compagnon, sur cette route d’Emmaüs alors que le soir tombait, pour les consoler, pour leur expliquer le sens profond des Écritures… Et cela a donné la Vigile Pascale, ou, commençant par Moïse et continuant avec les prophètes, (pas tous, hélas, le temps nous a manqué, nous n’avions que 4h30 de cérémonie ;) !), continuant avec les prophètes, la liturgie, patiemment, nous a condensé le mystère du Salut, comme Jésus sans doute le fit (bien mieux que nous !) sur le chemin d’Emmaüs, nous montrant que tout, absolument tout l’Ancien Testament, de la Genèse à Jonas, en passant par Baruch, Ézéchiel, Isaïe, des tourbillons du déluge à la fournaise du Roi Nabuchodonosor, sans oublier les chars des Égyptiens, TOUT nous parlait du Christ. *L’Ancien Testament, c’est le Christ voilé : le Nouveau Testament, c’est le Christ, révélé*. Et alors, en entendant ces prophéties antiques, nous aussi, comme les disciples d’Emmaüs, nous aussi qui peut-être étions arrivés, en ce soir du samedi saint, tristes, perturbés par les difficultés du temps, le cœur assombri par la difficulté de croire, par les défis de la foi, par les combats spirituels, nous aussi, comme les pèlerins d’Emmaüs, *nos cœurs étaient tout brûlants, lorsqu’il nous parlait sur le chemin, tandis qu’il nous dévoilait les Écritures.*

Mais voilà que le soir approche : le Seigneur fait mine de s’éloigner, il fait semblant, il continue le divin cache-cache, comme bien souvent, dans nos vies spirituelles, il nous paraît absents, alors que nous aurions tant besoin de gouter, de sentir sa présence. Pourquoi fait-il cela, pourquoi se cache-t-il  ? Pour que nous l’appelions, pour que nous le désirions, pour se faire supplier, non pas parce que cela flatte Dieu d’être attendu, désiré, espéré : mais parce que cela change le cœur de l’homme. Il y a deux sortes d’hommes : ceux qui désirent Dieu, et ceux qui ne le désirent pas. Ceux qui ont soif de lui, qui sont en manque de Lui : et ceux qui vivent dans l’indifférence. Le mot de l’évangile est fort : Jésus fait semblant de partir, *et* *ils le forcèrent à rester, coegerunt.* Jésus fait semblant de partir non pas pour que nous le laissions partir, mais pour que nous le forcions à rester, pour que nous fassions naître de nos cœurs le désir de Dieu, et que de nos âmes monte cette prière, l’unique prière qui vaille le coup d’être prononcée, le mot unique qui résume tout notre évangile : *Mane, Mane nobiscum, restez avec nous, Seigneur, disent les pèlerins d’Emmaüs : parce qu’il se fait tard, et que le jour décline*. *Mane*, voilà notre prière, au lendemain de Pâques, alors que nous avons vu la Gloire de Dieu, et que la grâce nous a touché, hier. Comme à chaque semaine sainte, nous avons été comblés de la grâce de Dieu : nos cœurs ont brulés, la liturgie nous a transporté, Jésus nous a parlé. Et maintenant, que dire ? uniquement ce mot : *Mane, restez* ; que cette semaine sainte, si extraordinaire, nous transforme de manière durable ; que les grâces reçues, symbolisées par le Feu Nouveau, et ce Cierge Pascal qui brule en sacrifice devant l’autel, que ce feu allumé dans nos cœurs par la liturgie et la mémoire de la Mort et de la Résurrection du Christ, que tout cela ne s’éteigne pas comme un feu de paille… Le Saint Padre Pio, touché par cette prière des pèlerins d’Emmaüs, la développe ainsi *: Restez avec moi, Seigneur, car il est nécessaire de Vous avoir présent pour ne pas Vous oublier. Vous savez avec quelle facilité je Vous abandonne. Restez avec moi, Seigneur, parce que je suis faible et j'ai besoin de Votre force pour ne pas tomber si souvent. Restez avec moi, Seigneur, parce que Vous êtes ma vie, et, sans Vous, je sui sans ferveur. Restez avec moi, Seigneur, parce que Vous êtes ma lumière, et, sans Vous, je suis dans les ténèbres. Restez avec moi, Jésus, parce qu'il se fait tard et que le jour décline... Je crains les ténèbres, les tentations, les sécheresses, les croix, les peines, O combien j’ai besoin de vous, dans cette nuit de l’exil…*

Que fais le Seigneur alors ? Il reste ; d’une manière bien curieuse cependant : à peine est-il entré dans l’auberge que, quelques secondes après, il disparaît, à la fraction du pain, au moment même ou les disciples le reconnaissent… Divin paradoxe… mais regardez attentivement ! Il n’est pas dit que Jésus s’en va !! il est dit qu’il disparait à leur yeux : qu’il devient non apparent, *aphantos* en grec. Jésus est toujours là, auprès des pèlerins d’Emmaüs : il n’est pas parti : il est *non apparent*, mais il est plus présent encore qu’il ne l’était avant par son apparence sensible : puisque, par la FOI, les disciples l’ayant reconnu, ils devient présent non *pas à eux, mais en eux*. C’est la divine réponse à notre supplique : *Mane, restez Seigneur Jésus* ; Jésus nous répond : « je suis là : je ne suis jamais parti ; j’étais auprès de toi, durant tout le chemin, mais tu ne m’a pas reconnu. Reconnais-moi, par la Foi : et alors, même si tes yeux ne me vois pas, tu sais, par la Foi, que je suis là. » Et ce n’est pas un hasard, si cette soudaine prise de conscience des pèlerins d’Emmaüs se fait au moment même de la fraction du Pain : car la présence réelle, nous l’avons : dans l’Eucharistie, Jésus nous l’a promis : il est avec nous jusqu’à la fin du monde. Chers amis, si Jésus se cache, c’est pour mieux être trouvé : et nous savons très bien ou chercher.

Je m’en veux un peu de vous parler d’Eucharistie, alors que beaucoup d’entre vous en sont privés en ces jours difficile. Mais je ne peux pas vous mentir, faire mentir les Saints Évangiles, et vous faire croire que communier est facultatif pour notre vie de chrétien, qu’assister à la Messe est secondaire, que les sacrements ne sont qu’un moyens parmi d’autres pour être unis à Jésus et faire notre Salut. Ce serait faux. Certes, il y a la communion spirituelle : mais elle ne peut pas remplacer absolument la communion sacramentelle, et d’ailleurs la force de la communion spirituelle découle de la communion sacramentelle. La communion de désir ne remplace pas la vraie communion, au contraire : la communion de désir est un désir de communier, de communier vraiment. Certes aussi, Dieu est partout, autour de nous et dans nos âmes : mais rien ne peut remplacer la présence réelle de Jésus dans nos tabernacles. Or, beaucoup d’entre vous sont dans l’impossibilité de lui rendre visite, de communier, de se confesser. Et ce serait malhonnête de ma part de vous dire que ce n’est pas grave, que l’on peut s’en passer. Si, c’est grave, de priver le peuple chrétien de l’Eucharistie, de l’adoration ou de la communion, pendant un temps aussi long. On ne peut pas se passer des sacrements ; nous ne sommes pas des protestants. Nous avons besoin de ses signes sensibles, de ces voiles invisibles derrière lesquels Dieu, *non apparent*, est présent. Nous sommes malades sans l’Eucharistie, nous sommes en danger sans la Confession : notre âme est en péril sans la messe dominicale. Notre Joie Pascale est réelle, mais cette année, elle est véritablement entachée d’une souffrance, d’une douleur, qu’il ne faut surtout pas minimiser ou relativiser. Jésus est mort sur la Croix pour que vous ayez accès aux sacrements : ce n’est pas rien, cela. D’ailleurs Je vous rappelle que vous pouvez, de manière individuelle, appelez les prêtres qui sont près de chez vous, les prêtres de vos paroisses, les harceler et leur demander de vous donner ces sacrements dont vous ne pouvez pas vous passer. Nous, les prêtres, nous avons le droit de donner les sacrements aux malades, et vous êtes malades sans sacrements. Il serait terrible, que le peuple chrétien se résigne, et s’installe dans le confort d’une religion vécu virtuellement, derrière des écrans, sans culte public, sans assistance à la messe, sans sacrements. Si nous ne souffrons pas, profondément, réellement, de la situation de l’Église en ce moment, alors notre âme coure un grave danger. C’est comme si les pèlerins d’Emmaüs, au moment où Jésus fait mine de s’éloigner d’eux, l’avaient laissé partir, n’avaient pas essayé de le retenir, se disant que ce n’est pas bien grave, après tout ; ce chemin avec lui était bien sympathique, mais on peut se passer de Jésus pour la suite… Mais non !!! Notre Amour de Jésus, s’il est réel, nous pousse ce soir à formuler à notre tour la prière des pèlerins : *Mane Nobiscum* ! Restez, Seigneur, sur votre Terre, *ou vous nous avez promis d’être présent à nous par l’eucharistie jusqu’à la fin du monde* : restez, ou plutôt, revenez, Seigneur ! **Revenez dans nos cœurs, dans nos corps, faites un miracle, que la situation cesse ou que la fin du monde arrive, peu importe mais pitié, ne nous laissez plus sans communion, sans confession, et surtout ne nous laissez pas nous habituer à cette situation** : parce que le jour décline, et que le soir approche : et que les épreuves qui sont devant nous, nous ne pouvons les affronter sans vous. Restez avec nous, Seigneur.